



**HAL**  
open science

# Les réseaux des cités grecques : archéologie d'un concept

Christel Müller

► **To cite this version:**

Christel Müller. Les réseaux des cités grecques : archéologie d'un concept. Madalina Dana; Ivana Savalli-Lestrade. La cité interconnectée : transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale, 118, Ausonius, pp.25-42, 2019, Scripta antiqua, 9782356132420. halshs-03931462

**HAL Id: halshs-03931462**

**<https://shs.hal.science/halshs-03931462v1>**

Submitted on 2 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La cité interconnectée dans le monde gréco-romain

Madalina DANA & Ivana SAVALLI-LESTRADE



La cité interconnectée  
dans le monde gréco-romain

**Madalina Dana**

est Maître de conférences HDR  
d'histoire grecque à l'Université Paris 1  
Panthéon-Sorbonne, rattachée au  
Laboratoire ANHIMA (Paris).

**Ivana Savalli-Lestrad**

est Directrice de recherche au CNRS,  
rattachée au Laboratoire ANHIMA  
(Paris).

Illustration de couverture : La déesse Diktynna, à droite, représentant  
la cité de Polyrrhénia sur la stèle du traité entre Polyrrhénia et  
Phalasarna (début du III<sup>e</sup> s. a.C.), en provenance du *Diktynnaion*,  
Crète (Cl. M. Guarducci, *IC II*, XI, 1, p. 132).

Ausonius Éditions  
— Scripta Antiqua 118 —

La cité interconnectée  
dans le monde gréco-romain  
(IV<sup>e</sup> siècle a.C.- IV<sup>e</sup> siècle p.C.).

Transferts et réseaux institutionnels,  
religieux et culturels aux époques  
hellénistique et impériale

*textes réunis et édités par*  
*Madalina Dana et Ivana Savalli-Lestrade*

— Bordeaux 2019 —

### Notice catalographique :

Dana, M. et Savalli-Lestrade, I., éd. (2019) : *La cité interconnectée dans le monde gréco-romain (IV<sup>e</sup> siècle a.C. - IV<sup>e</sup> siècle p.C.). Transferts et réseaux institutionnels, religieux et culturels aux époques hellénistique et impériale*, Ausonius Scripta Antiqua 118, Bordeaux.

### Mots clés :

Citoyenneté, concours, connectivité, culture, diplomatie, élites, honneurs, institutions, mobilité, pratiques culturelles, proxénie, religion, représentation sociale, réseaux

AUSONIUS

Maison de l'Archéologie

F - 33607 Pessac cedex

<http://ausoniuseditions.u-bordeaux-montaigne.fr>



Directeur des Publications : Sophie Krausz  
Secrétaire des Publications : Valentine Beau  
Graphisme de Couverture : Valentine Beau

Tous droits réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© AUSONIUS 2019  
ISSN : 1298-1990  
ISBN : 978-2-35613-242-0

Achévé d'imprimer sur les presses  
de Laplante  
Parc d'activités Mérisud  
3, impasse Jules Hetzel  
F - 33700 Mérignac

Février 2019

## Auteurs

<b>Kostas Buraselis</b>	Professeur émérite d'histoire ancienne, Université d'Athènes, kburasel@arch.uoa.gr
<b>Christophe Chandezon</b>	Professeur d'histoire grecque, Université Paul-Valéry, Montpellier, chrchandezon@wanadoo.fr
<b>Panos Christodoulou</b>	Chercheur associé, Université de Chypre, panosch@ucy.ac.cy
<b>Christy Constantakopoulou</b>	Reader in Classics and Ancient History, Birkbeck, University of London, c.constantakopoulou@bbk.ac.uk
<b>Madalina Dana</b>	Maître de conférences d'histoire grecque, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, madalina-claudia.dana@univ-paris1.fr
<b>Esther Eidinow</b>	Professor of Ancient History, University of Bristol, esther.eidinow@bristol.ac.uk
<b>Matthias Haake</b>	Chercheur associé, Université de Münster, haakem@uni-muenster.de
<b>Antony Hostein</b>	Directeur d'études, EPHE, antony.hostein@ephe.psl.eu
<b>Karine Karila-Cohen</b>	Maître de conférences d'histoire grecque, Université Rennes 2, karine.karila-cohen@univ-rennes2.fr
<b>Nicolas Kyriakidis</b>	Maître de conférences d'histoire grecque, Université Paris 8, nicolas.kyriakidis@univ-paris8.fr
<b>Nino Luraghi</b>	Professor of Classics, Princeton University, nluraghi@princeton.edu
<b>William Mack</b>	Senior Lecturer in Ancient Greek History and Culture, University of Birmingham, w.mack@bham.ac.uk
<b>Anna Magonetto</b>	Professeur associé, Scuola Normale Superiore di Pisa, anna.magonetto@sns.it
<b>Christel Müller</b>	Professeur d'histoire grecque, Université Paris Nanterre, christel.muller@mae.u-paris10.fr

<b>Nikolaos Papazarkadas</b>	Associate Professor of Classics, University of California, Berkeley, papazarkadas@berkeley.edu
<b>Adrian Robu</b>	Chargé de recherche, Académie Roumaine (IESEE)/ École Pratique des Hautes Études, adrianrobu@yahoo.com
<b>Ian Rutherford</b>	Professor of Classics, University of Reading, i.c.rutherford@reading.ac.uk
<b>Ivana Savalli-Lestrade</b>	Directrice de recherche, CNRS/ANHIMA Paris, ivana.savalli@wanadoo.fr
<b>Julietta Steinhauer</b>	Teaching Fellow in Hellenistic History, University College London, j.steinhauer@ucl.ac.uk
<b>Konstantinos Vlassopoulos</b>	Assistant Professor in Ancient Greek History, University of Crete, vlasop@uoc.gr

Madalina Dana et Ivana Savalli-Lestrade, <i>Introduction</i>	9
<i>I. Instruments critiques et théoriques</i>	
Christel Müller, <i>Les réseaux des cités grecques : archéologie d'un concept</i>	25
Konstantinos Vlassopoulos, <i>Historicising the Closed City</i>	43
<i>II. Approches régionales des réseaux civiques</i>	
William Mack, <i>Beyond Potential Citizenship: A Network Approach to Understanding Grants of Politeia</i>	61
Christy Constantakopoulou, <i>Networks of Honour in Third-Century Delos</i>	83
Nicolas Kyriakidis, <i>Entre temps et espace, la culture institutionnelle de la cité des Delphiens (VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. a.C.)</i>	99
Antony Hostein, <i>Les réseaux de cités en Asie Mineure durant les années 240-250 p.C. L'apport des monnayages provinciaux</i>	113
Panos Christodoulou, <i>Les cités hellénistiques de Chypre : nœuds des réseaux locaux et supra-locaux</i>	135
Anna Magnetto, <i>Modelli di negoziazione e di conclusione dei trattati in epoca classica ed ellenistica</i>	149
<i>III. Réseaux religieux et agonistiques</i>	
Ian Rutherford, <i>Towards a Typology of Sanctuary Networks: The Case of Roman Claros</i>	165
Esther Eidinow, <i>Sarapis at Alexandria: The Creation and Destruction of a Religious "Public"</i>	183
Nikolaos Papazarkadas, <i>Festival Networks in Late Hellenistic Boeotia: from Kinship to Political Rejuvenation</i>	205
Julietta Steinhauer, <i>Across Gender, Status, Origin: Religious Associations and Networks in the Sanctuaries of Late Hellenistic Delos</i>	223

#### IV. Représentations sociales et mobilités

Christophe Chandezon, <i>L'individu en réseau : les Oneirokritika d'Artémidore comme source sur les modes d'inscription en société</i>	241
Nino Luraghi, <i>Kallias of Sphettos Between Two Worlds</i>	273
Karine Karila-Cohen, <i>La valeur du lien : relations extérieures et capital social des notables athéniens de la basse époque hellénistique</i>	287
Matthias Haake, <i>Philosophy and the "Mediterranean Wide Web". Connecting Elites and Connections in the Upper Classes of the Graeco-Roman World Between the Late Archaic Period and Late Antiquity</i>	307
Adrian Robu, <i>La participation des Rhômaiōi à la vie civique et religieuse des cités grecques (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles a.C.) : continuités et adaptations institutionnelles</i>	327
Kostas Buraselis, <i>A Big "Small Greek World": Across and Beyond Civic Microcosms</i>	339

## Les réseaux des cités grecques : archéologie d'un concept<sup>1</sup>

Christel Müller

La notion de “transition historique” a été récemment l'objet d'un colloque<sup>2</sup> qui a permis de s'interroger sur la manière de continuer à conceptualiser le changement, alors que nous sommes plongés *hic et nunc* dans un régime d'historicité nommé “présentisme” par François Hartog, lequel consiste en un brouillage des repères temporels et une omniprésence du présent vécu désormais sur le mode de la synchronie<sup>3</sup>. L'une des pistes que j'ai recensées à cette occasion consiste en l'exploration par les historiens, notamment par Jacques Revel, de ce que l'on peut appeler le “feuilletage et la stratigraphie du social, avec l'introduction de la notion d'échelle, c'est-à-dire celle d'espace au sein de la temporalité”. J'aurais pu (j'aurais dû) également convoquer un très bel extrait de Michel Foucault, pris dans un article portant sur ce qu'il appelle des “hétérotopies”, des “espaces autres”, qui contient pour ainsi dire toutes les clés de mon propos d'aujourd'hui :

“La grande hantise qui a obsédé le XIX<sup>e</sup> siècle a été, on le sait, l'histoire : thèmes du développement et de l'arrêt, thèmes de la crise et du cycle, thèmes de l'accumulation du passé, grande surcharge des morts, refroidissement menaçant du monde. C'est dans le second principe de thermodynamique que le XIX<sup>e</sup> siècle a trouvé l'essentiel de ses ressources mythologiques. L'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace. Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côté à côté, du dispersé. Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau”<sup>4</sup>.

Ce questionnement sur l'espace m'apparaît, cependant, aujourd'hui comme apportant bien plus qu'une solution au problème du rapport contemporain au temps. Et il importe de comprendre comment les historiens et notamment les historiens de l'antiquité se sont, après ou en même temps que d'autres, appropriés ce qu'il est convenu d'appeler le *Spatial Turn*, ou “tournant spatial”. Comme l'a montré l'introduction du présent colloque, ils l'ont fait par le biais de trois concepts-clés ou groupes de concepts, tous liés entre eux : d'abord la tension entre global et local qui a amené au néologisme du “glocalisme” ; ensuite, la réflexion sur la mobilité dont on verra qu'elle inclut les transferts culturels ; enfin, de manière à la fois centrale

1 Je tiens à remercier Vincent Azoulay, Madalina Dana et Claudia Moatti pour leur relecture attentive et critique.

2 Müller & Heintz 2016, avec notamment Müller 2016, 9-19.

3 Hartog [2003] 2012, 13.

4 Foucault 1994, 752.

et surplombante pour le propos, le concept de réseau, *network* dans la langue anglaise qui en fait un usage bien plus considérable que le français.

Mes objectifs sont ici de nature à la fois historiographique et épistémologique. Il s'agit d'une part d'une interrogation sur l'archéologie de ces concepts, dans un sens dérivé du sens foucauldien du terme<sup>5</sup>, et d'autre part d'une mise au point (ou tentative de mise au point) sur leur pertinence heuristique, la question fondamentale étant celle de savoir ce que cela change de penser les processus historiques sous l'angle de la mobilité et des réseaux, selon une conception de l'espace revisitée par la géographie post-moderne.

### DE PARIS À LOS ANGELES ET RETOUR : DÉFINITION DU *SPATIAL TURN*

C'est en effet principalement aux géographes que l'on doit ce que l'on pourrait appeler la révolution du *Spatial Turn*, même si à terme toutes les disciplines des sciences humaines ont été affectées par ce changement épistémologique majeur. L'expression *Spatial Turn*, "tournant spatial", sur lequel je m'étendrai surtout pour comprendre ce qu'il a produit en histoire ancienne, désigne, pour reprendre une phrase de Christian Jacob, "l'émergence d'un paradigme spatial dans les sciences sociales qui a mis en évidence des phénomènes, des dynamiques, des répartitions échappant à d'autres types d'appréhension"<sup>6</sup>.

Cette (petite) révolution, qui a touché en premier lieu la géographie comme discipline, a consisté, à partir des années 1960-1970, en une révision complète de la définition même de l'espace aux dépens des conceptions de la géographie classique, c'est-à-dire en France de la géographie vidalienne. Pour faire bref, on peut dire que de catégorie de l'expérience humaine ou de contenant et, au mieux, de milieu au sein duquel se déploie toute forme d'activité, l'espace est devenu, dans la géographie dite post-moderne, une construction sociale, à la fois produite et elle-même productrice. Comme l'écrit le géographe américain Edward Soja, représentant par excellence de ce post-modernisme, "l'organisation de l'espace est un produit social, c'est-à-dire qu'elle surgit d'une pratique sociale dotée d'objectifs"<sup>7</sup>. À l'historicisme ambiant, qui avait prévalu pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et qui consistait en une linéarisation du temps et une marginalisation de l'espace<sup>8</sup>, a succédé un spatialisme invasif. Cette nouvelle conscience spatiale a fait que la géographie, traditionnellement subordonnée aux autres disciplines notamment à l'histoire, est devenue à son tour exportatrice de concepts<sup>9</sup>.

Pourtant la géographie n'a pas inventé seule l'idée de la construction de l'espace et cette révolution a été le fruit de plusieurs mouvements de balancier entre la philosophie française des années 1960 et les géographes américains des années 1980. Comme si souvent, les concepts ont traversé une première fois l'Atlantique depuis Paris avant de revenir

5 Comme le note Frédéric Gros (<http://libertaire.free.fr/IntroPhiloFoucault.html>), "l'archéologie décrit les conditions d'existence et de réalité du savoir, quand l'épistémologie en détermine les conditions de vérité (ou de vérification)".

7 Soja 1989, 80. Pour une synthèse récente de sa propre pensée par l'auteur, cf. Soja 2009.

8 Warf & Arias 2009b, 2.

9 Warf & Arias 2009b, 1.

en boomerang dans le champ encore en friche des sciences sociales françaises, même si le poids relatif des différents héritages est discuté par les géographes eux-mêmes. Ainsi, Soja met constamment en exergue l'apport des travaux de Michel Foucault d'une part, du philosophe marxiste Henri Lefebvre d'autre part<sup>10</sup>. Même si Foucault fait partie des penseurs les plus traduits et donc cités outre-Atlantique, il ne s'agit pas en l'occurrence d'un simple engouement américain pour la *french theory*<sup>11</sup>, dans la mesure où Soja s'est livré à un important travail d'exégèse de ces deux œuvres d'abord philosophiques<sup>12</sup>. L'article de Foucault le plus commenté, et assurément le plus fascinant, dont j'ai cité un extrait en introduction, est celui qu'il a consacré aux hétérotopies, c'est-à-dire aux "lieux autres", tels les prisons ou les cimetières, qui sont "hors de tous les lieux" et introduisent de ce fait une solution de continuité dans le tissu spatial<sup>13</sup>. Cet article est du reste un bon exemple de la fécondité possible d'un transfert conceptuel échappant radicalement à l'auteur du concept : Foucault ne publia cet article, objet d'une conférence prononcée en 1967, qu'en 1984, car il ne l'estimait pas suffisamment achevé sur le plan théorique, ce qui n'empêcha pas Soja d'y lire les prémices d'une pensée nouvelle et d'y puiser matière à développement. Mais l'apport des philosophes français est désormais reconnu par les géographes aussi en France, même si Lefebvre paraît essentiellement cantonné à sa réflexion sur l'urbanisme<sup>14</sup>. L'œuvre de Foucault, en revanche, plutôt délaissée jusqu'ici car il n'avait ni théorisé l'espace, ni utilisé la géographie de manière explicite, fait à l'heure actuelle l'objet d'une vraie réévaluation, qui prend la forme d'un "exercice de transposition" de ses approches "dans l'analyse de la spatialité humaine"<sup>15</sup>. Plus de trente ans après, l'heure est, en tout cas, aujourd'hui aux bilans critiques comme le montre la publication récente de deux ouvrages collectifs, l'un allemand, l'autre anglais, consacrés à la notion désormais bien ancrée de *Spatial Turn*<sup>16</sup>.

#### LIEUX ET TERRITOIRES : LE TRAITEMENT DE L'ESPACE EN HISTOIRE ANCIENNE AVANT LE *SPATIAL TURN*

L'histoire ancienne n'a pas attendu, naturellement, Soja ni le post-modernisme pour se préoccuper d'espace. Mais elle l'a fait pendant longtemps selon les principes de la géographie la plus traditionnelle, en explorant notamment en France deux voies qui doivent être nettement distinguées des apports de la géographie post-moderne.

10 "The spatial turn begins in Paris", selon l'un des sous-titres de Soja 2009. L'ouvrage-clé de Lefebvre en la matière est *La production de l'espace*, paru en 1974.

11 C'est ce que semble reprocher à la géographie post-moderne américaine Michel Lussault dans l'article du *Dictionnaire de la géographie* qu'il a coédité avec Jacques Lévy (Lévy & Lussault 2013<sup>2</sup>), sous l'entrée consacrée à Foucault, 406.

12 Voir les pages consacrées à Lefebvre et Foucault dans Soja 1989, 16-21, 41-42, 47-51.

13 Foucault 1994, 755.

14 Comme on le constate en lisant l'entrée qui lui est consacrée dans Lévy & Lussault 2013<sup>2</sup>, 600 et qui s'ouvre sur une mention du *Droit à la ville* paru en 1968. Dans la même veine, on se reportera aux travaux des tenants de la géographie radicale, comme David Harvey (par ex. Harvey 2008) qui propose une analyse marxiste de la construction de l'espace par le capitalisme.

15 Lévy & Lussault 2013<sup>2</sup>, s.u. "Foucault", 409.

16 Döring & Thielmann 2008 et Warf & Arias 2009a.

La première est celle de la "géographie historique", particulièrement représentée au sein de l'école française d'épigraphie grecque. Louis Robert fut le fondateur de cette discipline, encore largement pratiquée par ses successeurs, qui alliait selon ses propres mots, "la terre et le papier", c'est-à-dire, d'un côté, l'étude menée par les archéologues et les géographes et, de l'autre, celle à laquelle se livrent les philologues à partir des textes<sup>17</sup>. Cette discipline prenait racine dans les pratiques des voyageurs et des érudits du XIX<sup>e</sup> siècle, qui avaient "l'expérience du pays"<sup>18</sup>. Elle avait d'abord pour but de mettre en correspondance des toponymes trouvés dans les sources écrites avec des lieux identifiés sur le terrain ; mais elle s'occupait également des "pays et des usages divers qu'en font les hommes aux différentes époques"<sup>19</sup>. Cette géographie historique présente donc deux caractéristiques nettes : elle est subordonnée à l'histoire et elle s'attache à l'étude des manières successives dont l'homme s'adapte à un milieu naturel, suivant en cela deux principes fondamentaux qui ont gouverné la géographie classique notamment française.

Parallèlement à ces études de lieux et de milieux, s'est ajoutée progressivement une deuxième voie d'exploration, l'analyse des territoires, notion dont l'usage s'est répandu à partir du début des années 1990 en géographie mais aussi dans de nombreuses sciences humaines de manière à la fois exponentielle et souvent erratique sur le plan sémantique<sup>20</sup>. Si le territoire eut le succès qu'on lui connaît en histoire et archéologie de la Grèce, c'est assurément parce qu'il rencontrait dans le vocabulaire grec ancien lui-même une notion, celle de *chôra*, qui semblait correspondre exactement à la définition courante du territoire comme "espace de représentation et d'effectuation d'un pouvoir", notamment politique<sup>21</sup>. La *chôra* des historiens de la Grèce, même si elle demeure un espace rural, est aussi et surtout le lieu de déploiement du pouvoir des citoyens de la *polis*. On se mit donc à étudier les territoires des cités grecques dans leurs multiples fonctions, ainsi que la hiérarchie de leurs établissements ou encore leurs frontières et bornages éventuels. L'instrument majeur sur lequel on s'appuya fut celui des prospections, qui commencèrent en Grèce continentale en 1979 avec le *survey* mené en Béotie par Anthony Snodgrass et John Bintliff sur le territoire de Thespies<sup>22</sup>. Ces prospections étaient portées par des historiens et des archéologues issus de traditions géographiques nationales distinctes, mais elles se sont globalement accordées sur les stratégies d'enquête, notamment sur la nécessité de collecter des données quantitatives : elles ont ainsi abouti à la production de cartes d'occupation des territoires qui se présentent sous la forme de constellations de points représentant des sites, deux termes de la géographie ordinaire mais dont les coalescences sont souvent malaisées à interpréter en termes historiques<sup>23</sup>. Elles ont eu, au moins, le grand mérite de renouveler considérablement

17 Robert 1974. Sur le rôle de Robert dans la mise en œuvre de cette démarche, cf. Rougemont 1999.

20 Lussault 2007, 107.

21 Lussault 2007, 109. Lévy & Lussault 2013<sup>3</sup>, *s.u.* "territoire", 996 : parmi les huit définitions du territoire recensées par Lévy, il s'agit ici de la cinquième, celle du territoire comme "espace contrôlé-borné", sens "le plus ancien et longtemps le plus courant du terme, celui d'un espace correspondant à la logique de l'État avec son exhaustivité interne et ses frontières externes". Ce sens est présent de manière ferme dès le XVIII<sup>e</sup> s. selon Lussault 2007, 109.

22 Bintliff 1999 et, plus récemment, Bintliff *et al.*, éd. 2007.

23 Sur ces difficultés méthodologiques, cf. Étienne *et al.*, 2014<sup>3</sup>, 97-98 et Zadora-Rio 1986 qui rappelle le caractère éminemment variable de la notion de site en archéologie. Voir également Brunet 2001, 41 :

la connaissance que l'on avait des campagnes grecques, alors que l'intérêt s'était focalisé jusque-là essentiellement sur les centres urbains, nettement plus monumentalisés<sup>24</sup>.

On peut pourtant se demander si la réflexion sur les territoires telle qu'elle a été formulée à partir des années 1980-1990 à propos du monde grec est déjà à considérer comme l'un des fruits du *Spatial Turn*. Malgré la modernité des moyens mis en œuvre, l'utilisation en particulier des systèmes d'information géographique (SIG), je ne le crois pas : la problématique sous-jacente repose sur la définition la plus ancienne que l'on connaisse du mot territoire et l'objectif ne diffère pas réellement de la géographie historique pratiquée par les érudits, comme le notait déjà Georges Rougemont en 1999<sup>25</sup>. La scientificité, réelle ou supposée, des techniques déployées ne doit pas abuser sur un éventuel changement de paradigme. Celui-ci est advenu par d'autres biais et surtout plus tard.

### LES CONSÉQUENCES DU *SPATIAL TURN* EN HISTOIRE ANCIENNE

Il manquait à ces études, marquées par le positivisme de leur démarche, l'idée que l'espace est d'abord une construction sociale. Durant ces années, l'une des rares modifications perceptibles en matière de réflexion sur le territoire est celle qui est venue de l'anthropologie historique, avec l'ouvrage de François de Polignac sur *La naissance de la cité grecque* paru en 1984 : la grande nouveauté de sa perspective, qui explique également son succès dans le monde anglophone, était que les territoires civiques pouvaient être étudiés comme des productions sociales construites par des pratiques en l'occurrence religieuses incluant l'édification de sanctuaires extra-urbains situés à la périphérie<sup>26</sup>. Un autre type d'espace, urbain celui-ci, a fait l'objet de réflexions partageant la même veine : celui des banquets dans la thèse de Pauline Schmitt-Pantel<sup>27</sup>, même si l'espace est ici beaucoup moins que chez Polignac l'objet en soi de l'ouvrage.

Mais le véritable changement de paradigme est passé par la prise de conscience du caractère fondateur de la distance, et donc de la mobilité, dans la production de l'espace<sup>28</sup>.

“Par conséquent, les territoires ainsi restitués sous nos yeux par les seules prospections de surface deviennent une collection de lieux, formant autant de points sur une carte dont les contours aléatoires (la “fenêtre” prospectée) n'autorisent en fait aucune analyse de la *structure* territoriale”.

24 Sur l'apport de l'étude des territoires, cf. *inter alia* Brunet 1999.

25 En cela je m'accorde pleinement avec Rougemont 1999, 10, qui ne croit pas que “les études d'environnement et les *surveys* les plus sophistiqués aient un *but* différent [s.e. *des buts de la géographie historique telle que pratiquée par Louis Robert*] : leurs auteurs poursuivent, avec d'autres moyens et (...) à une autre échelle, les mêmes objectifs généraux”.

26 Polignac 1984 (1995<sup>2</sup>), 21-22 : “À la lumière de ces données [*archéologiques*] (...), les mythes et rituels attachés à ces sanctuaires, les légendes et événements ayant trait aux premiers temps de l'histoire des cités font alors apparaître le mode de constitution de la *polis* par la définition culturelle d'une nouvelle représentation de l'espace – le territoire – et l'élaboration d'une nouvelle communauté, civique, grâce aux rites d'intégration sociale, deux mutations liées au développement des cultes non-urbains”. Il s'agit bien dans ce propos d'une analyse de type socio-spatial.

27 Schmitt-Pantel 2011<sup>2</sup>.

28 La mobilité peut être définie comme une “technologie de la distance” et est à cette dernière ce que la coprésence est au lieu et au territoire : Lussault 2007, 56.

La mobilité ne se réduit pas à la notion abstraite de circulation des hommes ou des objets à l'intérieur d'un cadre topographiquement défini, telle qu'étudiée depuis longtemps par les historiens. Elle implique un regard particulier sur le devenir singulier ou collectif des objets et des acteurs en tant qu'ils traversent des espaces successifs et contribuent à leur incessant remodelage. Le meilleur exemple que l'on puisse citer pour l'histoire ancienne, parce qu'il relève directement d'une anthropologie sociale en prise directe avec la question de la spatialité, est la série de colloques publiés sous la direction de Claudia Moatti entre 2004 et 2009 et consacrés au contrôle de la mobilité des personnes en Méditerranée de l'antiquité à la fin de l'époque moderne<sup>29</sup>. L'objectif était l'étude des conditions concrètes de la circulation des personnes et, notamment, des procédures de contrôle et d'identification, pour les périodes antérieures à la constitution des États-nations et de leurs territoires. Il s'agissait de comprendre "l'influence de la mobilité humaine sur l'évolution des procédures, sur la construction de catégories, sur la relation de l'homme à l'espace, bref les effets du mouvement en histoire"<sup>30</sup>. L'un des points fondamentaux a été la réflexion sur les frontières et la manière dont on vit de part et d'autre de celles-ci, avec la "construction d'une "pluri-territorialité" et d'une multitude d'espaces obéissant à des logiques différentes"<sup>31</sup>. Cette perspective a permis de reprendre des sources et des problèmes anciens en posant des questions inédites, car impliquant la prise en compte de la dimension socio-spatiale : c'est le cas par exemple des procédures de contrôle d'identité à l'entrée des cités grecques, qui avaient moins lieu aux portes de la ville que dans des lieux de reconnaissance dédiés au sein du centre urbain devant les magistrats compétents<sup>32</sup>.

À la question de la mobilité des hommes s'est ajoutée la réflexion sur la mobilité des artefacts, autrement que comme objets d'importation et d'exportation éventuellement susceptibles d'une expression quantitative ou révélateurs d'une situation économique ou culturelle donnée. On songe ici à la théorie des transferts culturels, d'abord élaborée dans les années 1980 par les germanistes Michel Espagne et Michael Werner qui étudiaient les relations de l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle avec la France<sup>33</sup>. Cette théorie, qui porte aussi bien sur les objets que sur les institutions, les cultes ou les procédures techniques a été utilisée en histoire ancienne pour la première fois en 2006 dans un volume collectif édité par Jean-Christophe Couvenhes et Bernard Legras et intitulé *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*<sup>34</sup>. Comme le souligne Michel Espagne, l'un des promoteurs originels du concept, "transférer, ce n'est pas transporter, mais plutôt métamorphoser, et le terme ne se réduit en aucun cas à la question mal circonscrite et très banale des échanges culturels"<sup>35</sup>. Autrement dit, étudier les transferts culturels n'est pas une autre manière de se pencher sur les phénomènes d'acculturation : c'est se pencher sur la resémantisation (un terme que j'emprunte à Espagne) à la fois de l'objet et de l'espace de réception de cet objet, induite par

29 On renverra ici à la synthèse produite par Moatti 2012.

30 Moatti 2004b, 15.

31 Moatti 2004b, 10.

32 Lefèvre 2004, 106 : "La véritable frontière est alors administrative et non géographique, déplacée des *eschatai* (confins) vers l'*asty* (ville)".

33 Espagne 1999.

34 Couvenhes & Legras 2006.

35 Espagne 2013, 1.

son parcours au sein d'une ou plusieurs sociétés. On peut ainsi songer à la multiplicité des réutilisations possibles des conteneurs céramiques, comme les amphores, qui sont parmi les artefacts les plus fréquents à circuler dans la Méditerranée antique et dont la présence sur le lieu de réception pose par exemple la question de la fonction des espaces où on les met au jour. On touche ici un point crucial, beaucoup plus vaste : le lien avec la question de l'identité<sup>36</sup>. Si "la vie sociale des objets", pour paraphraser le titre d'un ouvrage célèbre, aboutit à la métamorphose permanente ou plutôt à la démultiplication de leur sens, qu'advient-il de l'identité que nous croyons devoir leur assigner au premier chef?<sup>37</sup> Je n'entrerai dans ce vaste débat que pour souligner la multiplicité des identités produites selon les différents contextes : pour le dire brièvement, l'espace est producteur de recompositions identitaires, que l'on parle d'hommes ou que l'on parle d'objets.

L'opération de glissement sémantique de l'objet par changement de contexte qui est au fondement de la théorie des transferts culturels est également la cheville ouvrière de la notion de glocalisation construite sur les deux termes de "global" et de "local" : on pourrait même dire que la glocalisation est l'expression proprement spatiale du transfert culturel, puisque ce terme renvoie d'une part à la globalisation des objets locaux et, d'autre part, selon la définition donnée par K. Vlassopoulos, "aux différentes manières par lesquelles les communautés locales et les cultures adoptent et adaptent la *koinè* globale"<sup>38</sup>, quelle que soit naturellement la *koinè* considérée. Tous les phénomènes dits de koinéisation, terme emprunté à la dialectologue Sophie Minon<sup>39</sup>, peuvent être abordés sous l'angle double des transferts culturels et de la glocalisation. Je pense à deux domaines privilégiés en la matière pour l'époque hellénistique : la circulation de la langue et celle des normes, notamment juridiques. On évoquera par exemple la manière dont les lois de Cos, assurément considérées comme une sorte de modèle, avaient été empruntées par les acteurs du synœcisme de Téos et Lébédos à la fin du IV<sup>e</sup> siècle pour la période de transition devant durer jusqu'à l'achèvement de la rédaction par les nomographes de lois propres au nouvel établissement<sup>40</sup>. Il me paraît clair que les lois de Cos ont probablement servi aussi à la fabrication des nouvelles lois, au terme de ce processus d'adoption/adaptation décrit par Vlassopoulos. Le cas des lois de Cos est exceptionnel car le mode d'emploi du transfert nous est donné par l'inscription, mais naturellement toutes les institutions politiques sont susceptibles de ce type d'interprétation. Je nuancerais simplement la notion sous-jacente et antinomique de globalisation : ce qui circule n'est pas global, mais toujours spécifique, incarné, actualisé au sens linguistique du terme, ainsi les lois de Cos. Ce qui est global, ce sont deux choses : d'une part, l'image produite par l'ensemble de ces transferts et de ces circulations et qui aboutit en l'occurrence à l'idée qu'il existe un droit grec hellénistique puisque les transferts sont possibles, en même temps qu'il n'existe qu'à travers ses manifestations particulières ; d'autre part, le système qui permet leurs interrelations et au sein duquel agissent des médiateurs, ici les ambassadeurs ainsi que

36 Sur les problèmes posés par les rapports entre culture matérielle et identité, je me permets de renvoyer à l'introduction que j'ai proposée en 2014 sur ce thème, à propos de l'identité ethnique : Müller 2014.

37 Tel est le titre d'un ouvrage publié en 1986 par Arjun Appadurai.

38 Vlassopoulos 2013, 21.

39 Minon 2014.

40 *Syll.*<sup>3</sup>, 344, l. 55-67.

le roi Antigone lui-même ou ses agents. Comme le rappelle Tim Whitmarsh, ces personnages “font la navette entre différents lieux, opérant une médiation entre le local et le global”<sup>41</sup>. Un tel système a un nom, il s'appelle un réseau et j'en viens maintenant à ce concept qui apparaît comme la figure complémentaire de la mobilité et des transferts culturels.

## HISTORIOGRAPHIE DES RÉSEAUX EN HISTOIRE ANCIENNE

Pour comprendre les usages actuels du réseau, il convient de regarder un peu en arrière. Même si le terme connaît une utilisation exponentielle depuis les années 2000, “réseau” est un vieux mot de la langue française désignant depuis le Moyen-Age d'abord un filet, comme l'anglais *net*. C'est à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que les ingénieurs s'emparent du mot pour désigner, je cite le *Petit Robert* de 1989, “l'ensemble des lignes, des voies de communication, des conducteurs électriques, des canalisations, etc., qui desservent une même unité géographique [ou] dépendent de la même compagnie”, voire un peu plus tard “le réseau téléphonique”. En histoire, si l'on se transporte au XX<sup>e</sup> siècle, le terme apparaît chez l'historien Fernand Braudel<sup>42</sup>, où la réflexion sur les circulations marchandes est omniprésente : “pour Braudel, le monde méditerranéen ne peut exister en dehors de la circulation des personnes qui, au fil des siècles, sillonnèrent la mer en quête de profits, d'aventure ou de sécurité”<sup>43</sup>. Pourtant, aucune emphase particulière n'est placée sur le terme : comme le notent Anthony Molho et Diogo Ramada Curto en 2003, “dans l'index de *La Méditerranée*, l'entrée ‘diaspora’ renvoie aux migrations de populations montagnardes, et celle de ‘réseau’ n'apparaît pas. [Braudel] n'utilise ce concept que pour caractériser un petit groupe de banquiers italiens qui, contrôlant différentes formes d'échanges à travers l'Europe, ‘domine par là le jeu de la spéculation marchande’”<sup>44</sup>. Est-ce à dire que Braudel fait du réseau comme d'autres font de la prose, sans le savoir ? Sans doute pas, car on est ici encore très loin de l'appréhension actuelle du terme. Les réseaux braudéliens apparaissent à Irad Malkin à juste titre comme seulement bidirectionnels, chaque port ayant sa contrepartie dans l'espace méditerranéen<sup>45</sup>. Ils ont également le tort de n'être que la représentation du résultat de l'échange, ce qui finit par impliquer leur réification incarnée dans des lignes. De manière plus générale, la faiblesse la plus notoire de Braudel paraît être de continuer à considérer la Méditerranée comme un contenant : il s'agit toujours de faire l'histoire dans la Méditerranée et non de la Méditerranée<sup>46</sup>, contrairement à l'objectif

41 Whitmarsh 2010b, 13.

42 Par exemple, dans un passage de Braudel 1979, 129, où l'auteur explique que “circuits et réseaux se trouvent dominés régulièrement par des groupes tenaces qui se les approprient et en interdisent l'exploitation aux autres, le cas échéant”.

43 Molho & Ramada Curto 2003, 572.

44 Molho & Ramada Curto 2003, 571, avec une citation de Braudel 1990<sup>9</sup>, 393: “Bref, à travers l'Europe, un petit groupe d'hommes avertis, renseignés par une active correspondance, tient en main le réseau des échanges de lettres et de numéraire, domine par là le jeu de la spéculation marchande”.

45 Malkin 2011, 43.

46 Horden & Purcell 2000, 2. Ce changement de perspective et les conséquences qu'il engendre n'ont pas toujours été perçus par les successeurs, comme le montre la réaction hostile de Roland Étienne qui donne la primauté au modèle braudélien et s'interroge “sur ce besoin de restaurer un objet Méditerranée aussi vague, relevant d'une ethno-sociologie primaire : mirage anglo-saxon ? Retour au

déclaré des deux historiens qui ont le plus discuté ses thèses, Peregrine Horden et Nicholas Purcell dans leur somme parue en 2000, *The Corrupting Sea*.

Avec ce dernier ouvrage, un pas important est alors franchi. Horden et Purcell y introduisent deux notions qui pourraient paraître contradictoires, mais ne le sont pas réellement : d'une part, celle de *connectivity*, très difficile à traduire en français (connexité ou connectivité<sup>47</sup>), qui désigne la capacité de la Méditerranée à être le vecteur de communication par excellence, l'espace où se tissent les transports et les interactions décisifs ; d'autre part, celle de *micro-region*, qui semble antagoniste de la première dans la mesure où elle renvoie à une vision écologiste qui n'est pas sans rappeler dans un autre contexte national certains aspects de la géographie vidalienne. Mais ces microrégions, loin de se contenter d'être des microenvironnements spécifiques, fonctionnent comme des cellules qui répliquent inlassablement à leur niveau les caractéristiques de la Méditerranée dans sa globalité. Malkin voit dans ce concept, qui lui paraît le plus novateur de l'ouvrage, l'équivalent des "fractales" dans le domaine de la physique, chaque microrégion se comportant comme une "fractale" des réseaux méditerranéens<sup>48</sup>. Pourtant, même chez Horden et Purcell, la staticité du modèle empêche d'une certaine manière la dynamique des réseaux de se développer<sup>49</sup>, ce qui explique l'un des reproches les plus fréquents adressés à l'ouvrage : sa faible capacité à penser aussi le temps et la diachronie de ces quelque 1500 ans d'histoire, voire davantage. Parallèlement à cet antihistoricisme déclaré<sup>50</sup>, un historien du monde grec postclassique, John Ma, publie en 2003 un article certainement avant-gardiste sur les réseaux formés par les *poleis* hellénistiques<sup>51</sup>, où il fait appel au concept de *peer-polity interaction* (PPI) emprunté aux archéologues Colin Renfrew et John Cherry. Il s'agissait d'analyser les cités grecques en tant que communautés placées sur un plan d'égalité (*peer*) et partageant une même culture civique engendrant des pratiques et des gestes partagés d'un bout à l'autre de l'espace grec : l'analyse propose ainsi de prendre en compte les réseaux formés par ces cités interconnectées, plutôt que de les étudier dans une perspective "centre-périphérie". En cela, l'article de John Ma, malgré l'absence de focalisation théorique sur le concept même de réseau (l'auteur étant bien plus occupé à appliquer celui de PPI), se situe dans la même veine que les travaux d'Irad Malkin.

La première utilisation proprement contemporaine du terme réseau en histoire ancienne, assortie d'une analyse systématique du concept, est en effet celle qu'en fait Malkin d'abord dans un ouvrage collectif dirigé en 2009 entre autres avec Christy Constantakopoulou<sup>52</sup>, puis

grand tour ? La Méditerranée comme objet scientifique global est née au XVIII<sup>e</sup> et plutôt d'ailleurs au XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est une invention d'Élisée Reclus, le père de la géographie française (...). Il me semble illusoire de vouloir démontrer qu'elle a toujours existé et rétrograde de la prendre comme objet. Alors et, sans complexes, partons à la recherche *dans* la Méditerranée et non *de* la Méditerranée et relisons Braudel" (Étienne 2006, 745-746).

47 Les deux termes ne sont pas tout à fait synonymes pour les géographes, mais cela n'importe guère ici : cf. Lévy & Lussault 2007, s.u. "connexité".

48 Malkin 2011, 44-45.

49 Sur le caractère statique de ce "méditerranéisme", cf. Morris 2005.

50 Cf. Horden & Purcell 2005, 374 : "We have been correctly diagnosed as 'resolutely anti-historicist!'"

51 Ma 2003.

52 Malkin *et al.*, éd. 2009.

dans sa monographie consacrée en 2011 aux *networks* de la Méditerranée archaïque, fruit d'une réflexion décennale. L'auteur y passe d'une analyse menée dans les années 1990 sur l'identité ethnique dans les zones de contacts coloniaux à la manière dont ces identités, notamment l'identité grecque, s'articulent au sein de réseaux décentralisés et non hiérarchisés<sup>53</sup> : selon la thèse proposée, c'est la distance, plus encore que la proximité, qui crée le sentiment identitaire des Grecs en diaspora et donc le *Greek Wide Web*. La même année paraît la thèse de Madalina Dana, qui fait la part belle aux réseaux culturels dans son gros ouvrage sur le Pont-Euxin<sup>54</sup>. Depuis lors, le concept est devenu l'objet d'un engouement rappelant exactement celui qu'a connu le territoire dans les années 1990, les deux questions fondamentales étant celles de savoir d'une part sur quoi repose son usage et ce que le terme réseau veut dire pour ceux qui l'emploient, d'autre part quelle est la valeur heuristique du concept, autrement dit quelle est sa capacité prédictive : il n'a d'intérêt, en effet, que s'il permet de mieux voir et surtout de voir ce que sans lui nous n'aurions pas même pensé à chercher.

### LES USAGES DU "RÉSEAU"

Les usages scientifiques actuels du mot réseau partagent tous un point commun : une terminologie spécifique assortie de représentations sous-jacentes ou explicites. Le réseau est ainsi perçu comme un maillage, le *net* (c'est la première image qui surgit) constitué de points, également appelés sommets, acteurs ou nœuds (*nodes*), et de liens (*links*), dits aussi arêtes ou arcs. Il y a donc un "parler réseau" qui ne va pas sans difficultés à cause de la pluralité des vocables utilisés, mais qui n'est pas si complexe en réalité tant que l'on ne s'aventure pas trop loin dans la théorie mathématique. La plupart des utilisateurs de ce vocabulaire ignorent en effet qu'il est issu d'une théorie dite théorie des graphes, dont l'élaboration a été progressive depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Les divers domaines de la science se sont appropriés cette théorie à partir des années 1960-1970, avec une accélération notoire depuis les années 2000 dans le contexte de la globalisation. Ils l'ont fait chacun avec leurs objectifs et souvent de manière indirecte : ainsi les historiens s'en servent-ils principalement à travers les travaux des géographes et des sociologues.

Il en est résulté des manières de faire que l'on a pu distribuer en deux catégories, relevant de l'abstraction mathématique ou d'un usage métaphorique, selon la classification proposée par Claire Taylor et Konstantinos Vlassopoulos dans l'ouvrage collectif qu'ils ont fait paraître en 2015, *Communities and Networks in the Ancient Greek World*<sup>56</sup>. Une telle catégorisation peut avoir comme conséquence de jeter une forme de discrédit sur les usages métaphoriques, qui sont par excellence ceux des sciences humaines et sociales et pourraient être vus comme secondaires. Surtout, les réseaux métaphoriques donnent aussi lieu à des représentations, celles justement que procurent les graphes, définis comme "les représentations symboliques

53 Malkin 2011, 25 : "The Greek Wide Web was multidirectional, decentralized, nonhierarchical, boundless and proliferating, accessible, expansive, and interactive".

54 Dana 2011.

55 Sur la théorie des graphes, cf. Berge 1983<sup>2</sup>.

56 Taylor & Vlassopoulos 2015, 10 : "Networks can be viewed in mathematical abstraction or as metaphorical description".

des réseaux<sup>57</sup>. Je crois donc davantage à l'idée que la théorie des graphes a nourri à parts égales, quoique avec des niveaux d'appropriation différents, les sciences de l'univers et du vivant et les sciences humaines et sociales<sup>58</sup>. La géographie est située à égale distance de ces deux ensembles, elle qui utilise de façon massive cette théorie, y compris dans ses termes purement mathématiques, et fait du réseau l'une des trois "espèces d'espace" avec le lieu et le territoire (ou l'aire), pour reprendre l'expression de Michel Lussault qui désigne les agencements génériques permettant de penser et de représenter l'ensemble des configurations spatiales<sup>59</sup>.

Avec la géographie, la deuxième discipline à avoir utilisé les réseaux de manière précoce est la sociologie. Ainsi, l'une des applications les plus courantes et qui a fourni de nombreux outils de réflexion aux historiens depuis les années 1970-1980 est celle que les sociologues ont faite du concept dans la *social network analysis*. Stanley Milgram par exemple, et à sa suite les physiciens Steven Strogatz et Duncan Watts, sont à l'origine de la théorie des "*small worlds*", les "petits mondes", dont Malkin après d'autres s'est inspiré, et qui montre que les itinéraires moyens entre individus membres d'un réseau sont beaucoup plus courts qu'on ne l'imagine<sup>60</sup>. Dans la même inspiration exactement se situe la théorie dite de la force des liens faibles (*the strength of weak ties*) formulée dès 1973 dans un article essentiel de Mark Granovetter dont les attendus restent valables même si l'auteur l'a lui-même partiellement amendée dix ans plus tard<sup>61</sup>. L'idée du sociologue est la suivante : les liens sociaux forts, représentés par ceux que l'on peut appeler les amis (*friends*), servent la cohésion interne des groupes sur un plan microsociologique ; mais les liens faibles, ceux que portent les "connaissances" (*acquaintances*) et dont on pourrait penser qu'ils sont socialement peu productifs parce que plus lointains, s'avèrent tout aussi importants cette fois pour la cohésion des entités macrosociales car ils contribuent aux liens entre groupes. J'avais moi-même éprouvé la validité de cette théorie à propos des réseaux économiques liant les Athéniens et les gens du Pont Nord au début du IV<sup>e</sup> siècle : le protagoniste du *Trapézitique* d'Isocrate, dit le fils de Sopaïos, un riche Bosporan lié à la famille royale des Spartocides, fait à son arrivée à Athènes une série de rencontres dont la plus fructueuse n'est pas celle dont on attendrait intuitivement qu'elle le soit (son *xenos patrikos* nommé Philippos), mais celle beaucoup plus fortuite d'un Phénicien, Pythodôros, qui l'amène jusqu'au riche banquier Pasiôn<sup>62</sup>. On voit que l'existence de liens faibles procure un accès plus large à l'information et aux ressources, donc en l'occurrence à des potentialités économiques supérieures.

## VALEUR HEURISTIQUE DU RÉSEAU

Quel que soit cependant le contexte disciplinaire, tous les utilisateurs s'accordent aujourd'hui, me semble-t-il, pour rejeter l'idée qu'il y ait des réseaux purement matériels ou

57 Lévy & Lussault 2013<sup>2</sup>, s.u. "graphe".

58 Cf. les propositions de Saglietto 2006, 201.

59 Sur les "espèces d'espace" du géographe, cf. Lussault 2007, 89-143.

60 Saglietto 2006, 202.

61 Granovetter 1973 et 1983. Sur les "*weak ties*", cf. Mohlo & Ramada Curto 2003, 577-578.

62 Cf. Müller 2010, 243-245.

immatériels : le réseau ayant cessé d'être "une chose en soi" y est désormais outil, concept et représentation. Cette dernière a une valeur descriptive et interprétative essentielle à condition que les cartes produites ne réifient pas les réseaux identifiés, mais il reste à s'interroger sur la valeur heuristique du concept et les perspectives ouvertes par son application à l'histoire ancienne et plus particulièrement à l'histoire de la Grèce hellénistique, qui nous occupe ici. Je le ferai à partir de quelques exemples précis tirés des sources épigraphiques.

Avant d'ouvrir ce débat, il convient de rappeler que l'engouement pour l'analyse réticulaire n'est pas universellement partagé hors du domaine anglo-saxon et notamment en France. Une première réserve émane des archéologues qui se montrent pour certains insatisfaits des usages du terme proposés par les historiens. C'est le cas par exemple de Jean-Christophe Sourisseau, qui en 2012, s'est interrogé sur les réseaux d'échanges dans la Méditerranée occidentale aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles a.C. à partir des données archéologiques. Sourisseau estime que la définition du réseau "est encore assez floue dans les sciences sociales", appréciation difficilement compréhensible si l'on en juge par le nombre de publications théoriques disponibles sur le sujet en sociologie par exemple depuis les années 1960. Il s'en prend, par ailleurs, à l'utilisation des réseaux par Malkin en estimant que ce dernier adopte une "position de principe qui fonde *a priori* la notion de réseau comme élément structurant des sociétés antiques", ce qui me paraît une critique injustifiée : Malkin prend la peine d'explicitier dans un chapitre d'ouverture de plus de cinquante pages ses positions théoriques et la méthode qu'il utilise sans jamais oublier le caractère instrumental et heuristique du concept<sup>63</sup>.

Les réticences de Sourisseau s'expliquent, semble-t-il, par une inquiétude sous-jacente concernant la manière dont ce type d'interprétations peut ou non prendre en compte les aspects quantitatifs, essentiels pour l'évaluation des échanges économiques à partir des données matérielles. Surtout elles se nourrissent d'une méfiance à l'égard de toute vision moderniste de l'économie antique où les réseaux seraient la matérialisation graphique de routes commerciales. Sourisseau est rejoint dans son inquiétude par tous les représentants d'une tendance plus profonde de l'historiographie du monde grec : celle qui consiste à penser la cité comme une entité plus statique et fermée<sup>64</sup> que la détection éventuelle de réseaux ne pourrait le laisser croire. On pense par exemple à l'article liminaire de Roland Étienne dans le volume qu'il a édité sur La Méditerranée au VII<sup>e</sup> s., qui continue d'opposer primitivisme et modernisme en revendiquant le double héritage de Braudel et de Finley et n'hésite pas à mettre l'utilisation des réseaux, notamment chez Horden et Purcell, sur le compte de la prégnance contemporaine de l'idéologie du web et de la pensée libérale<sup>65</sup>.

Il faut, je crois, entendre la critique concernant une vision éventuellement moderniste des réseaux et y répondre. Le réseau est certainement une manière moderne et même post-moderne de penser une configuration sociale, mais il n'implique pas la modernité de l'objet d'étude lui-même. Le débat se pose exactement dans les mêmes termes que pour l'application (par exemple) du concept de marché à l'économie antique, pour lequel Raymond Descat

63 Malkin 2011, 16.

64 Voir ici même l'article de K. Vlassopoulos.

65 Étienne 2010, 3-5 et 16-19.

a montré que le meilleur moyen de s'extraire de ce genre de faux dilemme résidait dans l'historicisation du concept<sup>66</sup>. Il faut donc historiciser les réseaux, c'est-à-dire en l'occurrence trouver la configuration spatiale la plus adaptée aux situations historiques analysées, sans supposer que les seuls réseaux qui méritent ce nom sont les réseaux mondialisés contemporains. Les historiens de la Méditerranée médiévale se sont déjà attelés à la tâche depuis le milieu des années 2000, considérant que l'application du concept au Moyen Âge, loin d'être anachronique, était parfaitement légitime à cause de son potentiel heuristique, qui permet "d'étudier et comprendre des formes très variées de relations complexes entre acteurs multiples" : même si les acteurs médiévaux n'avaient pas nécessairement conscience des constructions élaborées aujourd'hui par les historiens, ils avaient leur propre "image mentale de la Méditerranée" qu'ils mettaient à profit "pour concevoir et mettre en place des réseaux, dont la configuration (...) est donc aussi le résultat de cette représentation"<sup>67</sup>.

Pour en revenir à l'antiquité, Sourisseau du reste est le premier à observer très justement le caractère segmenté des flux, des acheminements et des parcours à l'époque archaïque, la segmentation étant précisément l'une des caractéristiques des réseaux dans la théorie des graphes. Ce constat se trouve déjà dans les analyses de Michel Gras : si la même méfiance à l'égard de tout égarement moderniste anime ce dernier dans son riche opuscule consacré à la Méditerranée archaïque<sup>68</sup>, il n'y manque pourtant que le terme "réseau" au sein d'une description de cet espace finalement assez proche de celle d'Irad Malkin, qui lui-même décrit des réseaux segmentés, jamais ou très rarement des lignes droites<sup>69</sup>. Il y a de toute façon suffisamment de modèles de graphes pour que toutes les situations de circulation soient l'objet d'une représentation pertinente. Il est possible également d'intégrer de la hiérarchie dans les réseaux puisque tous les réseaux ne sont pas non-hiérarchiques ni décentralisés. On constate y compris chez Malkin, et ce malgré sa définition initiale, l'identification de noyaux, les *hubs*, qui sont des points servant de plates-formes de correspondance et d'interfaces, autrement dit des nœuds qui reçoivent beaucoup de liens et se trouvent à peu de distance d'autres points : ils forment alors des centres à des niveaux local ou régional, comme Marseille par exemple<sup>70</sup>.

Il convient par ailleurs, et c'est la deuxième réserve éventuelle à l'égard d'une application indifférenciée du concept, de prendre en compte la capacité d'évolution des réseaux, ce qui n'est pas si difficile à faire car, précisément, les réseaux sont des objets d'analyse en perpétuelle reconfiguration. Ainsi, l'une des questions qui se posent à propos de la basse époque hellénistique est celle de savoir non pas *si*, mais *comment* les Romains ont interféré au sein des réseaux élitaires grecs à partir du deuxième tiers du II<sup>e</sup> siècle : en effet, lorsque

66 Descat 2006.

67 Coulon & Valérian 2007, 18. Voir également les travaux de Guillaume Calafat sur les réseaux marchands de l'époque moderne : Calafat 2011.

68 Gras 1995.

69 Pour reprendre les termes mêmes de Gras (1995, 134-135), le concept de courant commercial "est incontournable, mais dangereux pour l'archaïsme. On ne doit pas en effet se représenter la Méditerranée archaïque comme simplement traversée par quelques grands 'courants' commerciaux qui constitueraient autant de lames de fond. Les courants sont innombrables et morcelés, animés par d'innombrables intermédiaires. Ce sont des va-et-vient, des redistributions".

70 Malkin 2011, 36.

l'on cherche à établir les origines des grandes familles de l'époque impériale dans les cités de Grèce continentale, on ne peut souvent guère remonter en-deçà, ce qui ne peut pas être un simple effet de sources par absence de documentation. Il faut donc chercher les liens qui unissent les différents acteurs grecs et romains, grâce à des analyses prosopographiques serrées comme celle qu'a menée, entre autres, Éric Perrin à propos d'Athènes et de Délos<sup>71</sup>.

Outre la réintroduction du temps dans l'analyse des réseaux, on doit aussi emprunter aux géographes une partie de leur boîte à outils, notamment tout ce qui concerne les propriétés des réseaux. Ceux-ci ont comme caractère premier d'être discontinus, éclatés, contrairement aux territoires, espaces topographiques marqués par la contiguïté. Par ailleurs, un réseau n'a pas de frontières, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas de confins, mais c'est un espace ouvert. Discontinuité, ouverture : on voit ici toutes les potentialités portées par le concept pour l'analyse des réseaux coloniaux hellénistiques, des réseaux religieux, des réseaux proxéniques, ou encore des réseaux isopolitiques avec le développement des multi-citoyennetés. On pense à Milet qui multiplie cette pratique aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles a.C. : la notion de réseau est ici un outil efficace en ce qu'elle amène à rechercher tous les développements possibles des situations créées par les échanges de *politeia*. De tels développements sont ainsi observables dans un décret d'Olbia accordant au III<sup>e</sup> s. différents droits aux Milésiens. Une exception y est faite pour l'atélie (l'exemption de taxes généralement marchandes), avantage refusé aux Milésiens exerçant leur citoyenneté ailleurs qu'à Milet<sup>72</sup>. Ce point, qui a paru curieux aux commentateurs, s'explique très bien si l'on songe à la distribution réticulaire de la *politeia* : les gens d'Olbia voulaient ainsi éviter que des Milésiens installés dans d'autres cités grâce aux traités d'isopolitie revendiquent indûment des privilèges commerciaux qu'eux-mêmes souhaitaient voir restreints aux Milésiens résidant dans leur cité d'origine<sup>73</sup>. Une notion plus générale, très souvent invoquée pour étayer les liens entre cités, est celle de la parenté, *syngeneia*, dont les occurrences ont été recensées par Olivier Curty en 1995<sup>74</sup>, mais qui mériterait d'être reprise à nouveaux frais en termes d'espace et de réseau, et ce, d'autant plus que les relations de parenté font partie, cette fois en sociologie, des objets privilégiés de l'analyse des réseaux sociaux<sup>75</sup>.

Dans la même veine, une autre manière d'exploiter les réflexions des géographes est de les suivre dans la démarche qui consiste désormais à réconcilier réseau et territoire en les regardant non comme deux éléments antithétiques, mais comme deux modalités spatiales articulées l'une à l'autre<sup>76</sup>. On a vu ce qu'il fallait penser de l'étude des territoires des cités, les *chôrai*, à partir des années 1980 : il a certainement manqué à ces travaux une analyse en termes de réseaux qui aurait permis de passer des constellations de points à des systèmes signifiants et organisés autrement que comme des ensembles simplement hiérarchisés autour de places centrales. Inversement, on ne peut pas réduire l'espace à la "géométrie

71 Perrin-Saminadayar 2007.

72 *Milet*, I, 3, 136 (*Syll.*<sup>3</sup>, 286 ; *Staatsverträge*, III, 408 ; Rhodes & Osborne 2003, n° 93).

73 Müller à paraître.

74 Curty 1995.

75 Degenne & Forsé 2004<sup>2</sup>, 35-74.

76 Lussault 2007, 133-135.

sèche du réseau”, car les mailles dessinées par le filet “ne sont pas vides”<sup>77</sup>. Bref, après une période où le territoire a été remplacé par le réseau parce que plus moderne, il convient de se remettre à penser l’articulation des deux, ce que j’ai moi-même tenté de faire en 2010 dans un ouvrage intitulé *Territoires et réseaux d’échanges dans la mer Noire septentrionale*<sup>78</sup>. On ne peut pas, en effet, comprendre les échanges sans les territoires qui les alimentent, ni les territoires sans les échanges qui permettent la circulation des personnes et des produits. Surtout, cette perspective permet de réintroduire la question cruciale du pouvoir à l’œuvre au sein des réseaux, largement évacuée des analyses purement réticulaires. Un territoire, on l’a vu, est d’abord l’espace d’effectuation d’un pouvoir. Or, les cités grecques se trouvent très souvent englobées dans des structures territoriales plus vastes (qui génèrent à leur tour des réseaux), qu’il s’agisse des confédérations (*koina*) ou des royaumes.

On peut dès lors s’interroger sur la manière dont les rapports de pouvoir perturbent, favorisent, bref influent sur les pratiques des réseaux. Pour ne donner qu’un exemple, il était possible pour une cité, au sein du *koinon* béotien hellénistique, d’octroyer la proxénie à des ressortissants de cités non béotiennes, donc de se créer son propre réseau indépendamment (à l’encontre ?) de la politique diplomatique de la Confédération<sup>79</sup>. Inversement, ces octrois pouvaient également émaner du *koinon*, qui disposait de son propre réseau de partenaires, amenant parfois des conflits d’intérêt entre le niveau fédéral et le niveau civique : ainsi l’octroi fédéral de l’*enktesis*, le droit d’acquérir une terre et une maison, amenait nécessairement un empiètement sur les territoires des cités<sup>80</sup>. On peut faire le même type de réflexion à propos des réseaux royaux qui, loin de constituer des mondes parallèles, sont interconnectés avec les réseaux civiques. Ainsi, les analyses menées par Ivana Savalli<sup>81</sup> sur les amis des rois constituent en la matière un jalon essentiel à la fois pour l’étude des réseaux royaux et pour celle des liens entre le monde des rois et le monde des cités. Un seul exemple suffira, celui du synœcisme de Téos et Lébédos, préparé sous la houlette d’Antigone le Borgne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle : non seulement le roi est partie prenante d’une opération où deux cités sont impliquées, mais son pouvoir se manifeste dans le fait qu’il intervient dans le processus conduisant à choisir provisoirement les lois d’une troisième cité, celle de Cos, en attendant que soient écrites de nouvelles lois. L’interconnexion entre les deux réseaux se fait ici par les membres de l’entourage du roi liés à la cité insulaire : le plus connu d’entre eux était un proche collaborateur d’Antigone et un citoyen de Cos, Nikomédès fils d’Aristandros, pour lequel fut gravée la “plus ancienne collection de citoyennetés” qui nous soit parvenue, honneurs octroyés pour des services rendus au cours des deux dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle a.C.<sup>82</sup>.

77 Lussault 2007, 134.

78 Müller 2010.

79 Par ex. dans l’inscription *IG*, VII, 1721 (*I. Thespies*, 2), la cité de Thespies octroie des privilèges dont la proxénie à un citoyen de Corinthe vers la fin du III<sup>e</sup> s. a.C.

80 Ainsi dans *IG*, VII, 2864, décret fédéral hellénistique trouvé à Coronée.

81 Savalli-Lestrade 1998.

82 On trouvera le dossier contenant les quelque trente décrets votés en son honneur dans *IG*, XII, 4.1, 129-130. Sur ce personnage, cf. Savalli-Lestrade 2012, 44-45 et dans le présent volume, “Introduction”, p. 16-17.

## CONCLUSION

Il est temps de conclure brièvement. L'analyse réticulaire me paraît de nature à affecter profondément la perception traditionnelle des cités hellénistiques, à la fois par le haut et par le bas si l'on peut dire. D'une part, les cités forment entre elles des réseaux que le présent ouvrage a pour objet principal d'identifier sur des plans très variés (institutionnels, religieux, économiques etc.). Mais elles sont elles-mêmes étroitement imbriquées dans des systèmes à la fois plus complexes, plus vastes et plus puissants, eux aussi susceptibles d'être analysés en termes de réseaux. Il y a donc des jeux de pouvoir qui interfèrent avec l'activité des différents niveaux de réseaux, comme on l'a vu à propos des confédérations et des royaumes. D'autre part – et il convient ici de faire référence non seulement à l'ouvrage édité par Konstantinos Vlassopoulos et Claire Taylor en 2015, mais aussi à un ouvrage collectif publié en 2013 par Pierre Fröhlich et Patrice Hamon<sup>83</sup> –, la cité aujourd'hui mise en avant est pour ainsi dire débordée au niveau infra-civique par ses communautés, ses *koinôniai*. Ces associations d'individus ne sont pas fondées nécessairement sur le statut personnel ou le statut social ; elles ne sont donc pas les catégories préassemblées qu'étudient traditionnellement les historiens et dont un philosophe comme Bruno Latour récuse la pertinence<sup>84</sup>. Ces associations forment parfois des agrégats improbables et éphémères dont la caractéristique est justement de fonctionner en réseaux : ces réseaux dessinent alors des configurations spatiales qui ne sont plus contraintes par les cités en tant qu'États dominant un territoire. À tous égards, la cité grecque hellénistique a désormais quitté son insularité.

## BIBLIOGRAPHIE

## Abréviations

- I. Thespias* P. Roesch, G. Argoud, A. Schachter et G. Vottéro, *Les inscriptions de Thespias*, Lyon, 2007 (en ligne).
- Appadurai, A., éd. (1986) : *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Londres-New-York.
- Berge, C. (1983<sup>2</sup>) : *Graphes*, Paris.
- Bintliff, J. (1999) : "Pattern and process in the city landscapes of Boeotia from Geometric to Late Roman times", in : Brunet, éd. 1999, 15-33.
- Bintliff, J., Howard, P. et Snodgrass, A., éd. (2007) : *Testing the hinterland : the work of the Boeotia Survey (1989-1991) in the southern approaches to the city of Thespias*, Cambridge.
- Braudel, F. (1979) : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle, t. 2, Les jeux de l'échange*, Paris.
- (1990<sup>9</sup>) : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, t. 1 : la part du milieu*, Paris, 9<sup>e</sup> édition.
- Brunet, M. (2001) : "À propos des recherches sur les territoires ruraux en Grèce égéenne : un bilan critique", in : *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al mar Nero, Atti del quarantesimo convegno di studi sulla Magna Grecia*, Tarente, 27-46.

83 Fröhlich & Hamon 2013.

84 Au bénéfice d'une analyse des assemblages sociaux formés autour d'un "acteur-réseau", telle qu'elle est portée par Latour lui-même : sur cette théorie, cf. Latour 2007, notamment le chapitre intitulé "Première source d'incertitude : pas de groupes, mais des regroupements", 41-62.

- Brunet, M., éd. (1999) : *Territoires des cités grecques*, BCH Suppl. 34, Paris-Athènes.
- Capdetrey, L. et Zurbach, J., éd. (2012) : *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux.
- Calafat, G. (2011) : "Familles, réseaux et confiance dans l'économie de l'époque moderne. Diasporas marchandes et commerce interculturel", *Annales HSS*, 66, 513-531.
- Coulon, D., Picard, C. et Valérian, D., éd. (2007) : *Espaces et réseaux en Méditerranée VI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, vol. 1 : La configuration des réseaux*, Paris.
- Coulon, D. et Valérian, D. (2007) : "Introduction", in : Coulon *et al.*, éd. 2007, 9-18.
- Couvenhes, J.-C. et Legras, B., éd. (2006) : *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*, Paris.
- Curty, O. (1995) : *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève.
- Dana, M. (2011) : *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin. Approche régionale de la vie culturelle des cités grecques*, Scripta Antiqua 37, Bordeaux.
- Degenne, A. et Forsé, M. (2004<sup>2</sup>) : *Les réseaux sociaux*, Paris.
- Descat, R. (2006) : "Le marché dans l'économie de la Grèce antique", in : Margairaz & Minard, éd. 2006, 253-272.
- Döring, J. et Thielmann, T., éd. (2008) : *Spatial Turn. Das Raumparadigma in den Kultur- und Sozialwissenschaften*, Bielefeld.
- Espagne, M. (1999) : *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris.
- (2013) : "La notion de transfert culturel", *Revue Sciences/Lettres*. En ligne URL : <http://rsl.revues.org/219>.
- Étienne, R. (2006) : "Compte-rendu de l'ouvrage de W.V. Harris, éd., *Rethinking the Mediterranean*, Oxford, 2005", *Topoi*, 14, 743-746.
- Étienne, R., éd. (2010a) : *La Méditerranée au VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. (essais d'analyses archéologiques)*, Paris.
- (2010b) : "Historiographie, théorie et concepts", in : Étienne, éd. 2010a, 3-26.
- Étienne, R., Müller, C. et Prost, Fr. (2014<sup>3</sup>) : *Archéologie historique de la Grèce antique*, Paris, 3<sup>e</sup> édition.
- Foucault, M. (1994) : "Des espaces autres", *Dits et écrits*, t. IV, n°360, 752-762.
- Fröhlich, P. et Hamon, P., éd. (2013) : *Groupes et associations dans les cités grecques, III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Genève.
- Granovetter, M. S. (1973) : "The Strength of Weak Ties", *American Journal of Sociology*, 78, 1360-1380.
- (1983) : "The Strength of Weak Ties : A Network Theory Revisited", *Sociological Theory*, 1, 201-233.
- Gras, M. (1995) : *La Méditerranée archaïque*, Paris.
- Harris, W. V., éd. (2005) : *Rethinking the Mediterranean*, Oxford.
- Harvey, D. (2008) : *Géographie de la domination*, Paris.
- Heller, A. et Pont, A.-V., éd. (2012) : *Patrie d'origine et patries électives : les citoyennetés multiples dans le monde grec d'époque romaine*, Bordeaux.
- Horde, P. et Purcell, N. (2000) : *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford.
- (2005) : "Four Years of Corruption : a Response to Critics", in : Harris, éd. 2005, 348-375.
- Jacob, C. (2014) : "Spatial turn", in : *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?* En ligne URL : <http://books.openedition.org/oepp/654>. DOI : 10.4000/books.oepp.423, Marseille.
- Latour, B. (2007) : *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris.
- Lefebvre, H. (1974) : *La production de l'espace*, Paris.
- Lefèvre, F. (2004) : "Contrôle d'identité aux frontières dans les cités grecques", in : Moatti, éd. 2004a, 99-125.
- Lévy, J. et Lussault, M., éd. (2013<sup>2</sup>) : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris.
- Lussault, M. (2007) : *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris.
- Ma, J. (2003) : "Peer Polity Interaction in the Hellenistic Age", *Past & Present* 180, 9-39.
- Malkin, I., éd. (2005) : *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, Londres.
- Malkin, I. (2011) : *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Malkin, I., Constantakopoulou, C. et Panagopoulou, K., éd. (2009) : *Greek and Roman Networks in the Mediterranean*, Londres.

- Margairaz, D. et Minard, P., éd. (2006) : *Le marché dans son histoire, Revue de synthèse*, 5<sup>e</sup> série, 2006/2, Paris.
- Minon, S., éd. (2014) : *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale*, Genève.
- Moatti, C., éd. (2004a) : *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et documents d'identification*, Paris-Rome.
- Moatti, C., (2004b) : "Introduction", in : Moatti, éd. 2004a, 1-24.
- (2012) : "Mobilités et circulations : approches historiographique et conceptuelle", in : Capdetrey & Zurbach, éd. 2012, 37-50.
- Molho, A. et Ramada Curto, D. (2003) : "Les réseaux marchands à l'époque moderne", *Annales HSS*, 58/3, 569-579.
- Morris, I. (2005) : "Mediterraneanization", in : Malkin, éd. 2005, 30-55.
- Müller, C. (2010) : *D'Olbia à Tanais. Territoires et réseaux d'échanges dans la mer Noire septentrionale aux époques classique et hellénistique*, Bordeaux.
- (2014) : "Introduction : la fin de l'ethnicité ?", in : Müller & Veïsse, éd. 2014, 15-33.
- (2016) : "Introduction. Penser la transition historique en régime présentiste ?", in : Müller & Heintz, éd. 2016, 9-19.
- (à paraître) : "Migration et mémoire : Milet et ses *apoikiai* à l'époque hellénistique", in : Tsatskheladze à paraître.
- Müller, C. et Heintz, M., éd. (2016) : *Transitions historiques*, Paris.
- Müller, C. et Veïsse, A.-E. , éd. (2014) : *Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec*, DHA Suppl. 10, Besançon.
- Perrin-Saminadayar, É. (2007) : *Éducation, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229-88) : un tout petit monde*, Paris.
- Polignac, Fr. de (1995<sup>2</sup>) : *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*, Paris, 2<sup>e</sup> édition.
- Rhodes, P. J. et Osborne, R. (2003) : *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Robert, L. (1974) : "Géographie et philologie ou la terre et le papier", *Opera Minora Selecta*, IV, Amsterdam, 383-403.
- Rougemont, G. (1999) : "La terre et le papier : la géographie historique de Louis Robert", in : Brunet, éd. 1999, 7-11.
- Saglietto, L. (2006) : "Quelques points de repère dans l'étude des réseaux par la théorie des graphes", *Networks and Communication Studies*, 20 (1-2), 195-216.
- Savalli-Lestrade, I. (1998) : *Les philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève.
- (2012) : "Collections de citoyennetés et internationalisation des élites civiques dans l'Asie Mineure hellénistique", in : Heller & Pont, éd. 2012, 39-59.
- Schmitt-Pantel, P. (2011<sup>2</sup>) : *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Paris, 2<sup>e</sup> édition.
- Soja, E. (1989) : *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres-New York.
- (2009) : "Taking space personally", in : Warf & Arias, éd. 2009a, 11-35.
- Sourisseau, J.-C. (2012) : "Documents archéologiques et réseaux d'échanges en Méditerranée centrale (VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. a.C.)", in : Capdetrey & Zurbach, éd. 2012, 179-197.
- Taylor, C. et Vlassopoulos, K., éd. (2015a) : *Communities and Networks in the Ancient Greek World*, Oxford.
- (2015b) : "Introduction : An Agenda for the Study of Greek History", in : Taylor & Vlassopoulos, éd. 2015a, 1-31.
- Tsatskheladze, G., éd. (à paraître) : *Ionians in the East and West*, Colloquia Antica, Louvain.
- Vlassopoulos, K. (2013) : *Greeks and Barbarians*, Cambridge, UK.
- Warf, B. et Arias, S., éd. (2009a) : *The Spatial Turn. Interdisciplinary perspectives*, Londres.
- (2009b) : "Introduction: the reinsertion of space in the humanities and social sciences", in : Warf & Arias, éd. 2009a, 1-10.
- Wellman, B. (1983) : "Network Analysis : some basic principles", *Sociological Theory*, 1, 155-200.
- Whitmarsh, T., éd. (2010a) : *Local Knowledge and Micro-Identities in the Imperial Greek World*, Cambridge, UK.
- (2010b) : "Thinking Local", in : Whitmarsh, éd. 2010a, 1-16.
- Zadora-Rio, É. (1986) : "La prospection archéologique et l'évolution de la notion de site", in : Zadora-Rio & Ferdière, éd. 1986, 11-15.
- Zadora-Rio, É. et Ferdière, A., éd. (1986) : *La prospection archéologique, paysage et peuplement*, Paris.